

H<sup>TE</sup> BOUT DE CHARLEMONT

RTP 596p

par R.

# La Sonnette de Robin

(PETIT ROMAN PASTORAL)

Illustrations de Fernand CHEVALLIER



*Un soir que j'admirais avec lui le coucher du soleil (page 31).*

1906

SE TROUVE AUX BUREAUX DE LA  
REVUE DES ANIMAUX ILLUSTRÉE

7, RUE DE LABORDE, 7

PARIS

Bibliothèque Maison de l'Orient



129757

596p

RTP

à Monsieur Salomon Reinach,  
membre de l'Institut,  
conservateur de musée de  
J<sup>r</sup> germain,

Je offre cette modeste brochure  
avec l'espoir qu'elle l'intéressera  
à un moment,



**La Sonnette de Robin**

Aubayon 25 Dec 1905

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Notice sur les richesses minérales de la Nouvelle-Calédonie*, 1 broch.
- Notice historique sur la Pisciculture*, 1 broch.
- Coup d'œil général sur la Pisciculture*, 1 broch.
- Notes pour servir à l'histoire des Aquariums*, 1 broch.
- Notice biographique sur les Filhol Camas*, 1 broch.
- La famille Roé*, roman d'éducation pour la jeunesse.
- Les couleurs de Quiquembroche*, nouvelle, 1 broch.
- La femme du collectionneur*, monologue en vers, 1 broch.
- Vals pour rire*, nouvelles humoristiques, 1 vol.
- Marines*, nouvelles maritimes, 1 vol.
- Fleurs du Nord*, cent un sonnets sur la Russie, 1 vol.
- La Cigale*, prose et vers, 1 vol.
- La ville morte du Pied-de-Bouquet*, 1 broch.
- Mon ami l'archéologue*, 1 broch.
- Querelle de ménage*, saynette en vers, 1 broch.
- Le tour à eau*, conte en prose, 1 broch.

H<sup>TE</sup> BOUT DE CHARLEMONT

RTP 596 p



# La Sonhaille de Robin

(PETIT ROMAN PASTORAL)

Illustrations de Fernand CHEVALLIER



*Un soir que j'admirais avec lui le coucher du soleil (page 31).*

1906

SE TROUVE AUX BUREAUX DE LA  
REVUE DES ANIMAUX ILLUSTRÉE  
7, RUE DE LABORDE, 7  
PARIS



## La Sonnaie de Robin



**V**ous voulez, mes amis, que je vous raconte une histoire. Eh! bien, écoutez. Je vais vous dire celle d'un berger de Barbentane que j'ai connu, d'un bélier, d'un chien et d'une sonnaie, de cette belle sonnaie que tous ceux qui viennent me voir peuvent admirer dans ma salle à manger provençale.

Le berger s'appelait Olivier, dont on avait fait Oly par abréviation. Il avait 80 ans bien sonnés.

Grand, sec, un peu voûté, mais encore solide malgré son âge, la peau tannée et parcheminée par le mistral et le soleil, il menait, tous les jours, paître ses moutons le long des routes blanches du bourg provençal ou sur les pentes de la Montagnette par-

fumées de lavande, de *férigoule* (1) et de *roumanille* (2). Le front penché, l'air triste, s'appuyant sur un grand bâton ferré qui ne le quittait jamais, il allait, de son pas égal et lent, la veste comtadine ou la cape sur l'épaule, suivant la saison, les reins serrés dans la taillote rouge, un large chapeau de feutre déteint par l'usage et les intempéries sur la tête, caressant d'un geste machinal sa belle barbe blanche qui lui descendait presque jusqu'à la ceinture. Il allait tranquille et grave, parlant à ses moutons, à son chien Pataud, à Robin, le guide du troupeau, un magnifique bélier mérinos à la longue et blanche toison, aux superbes cornes enroulées en volutes autour de ses oreilles, aux grands yeux si doux.

Robin et Pataud, Pataud et Robin. C'était là toute la famille du vieux berger et ses seuls amis, ses seuls biens ici-bas. Depuis longtemps, il avait perdu tous les siens, ses parents d'abord, sa femme ensuite, puis ses enfants, trois garçons et deux filles, les garçons, morts à la guerre ou aux colonies, les filles mortes à la peine, les uns et les autres laissant des orphelins qui avaient disparu à leur tour. Gendres, oncles, tantes, neveux, cousins, amis de jeunesse et d'âge mûr, il avait tout vu partir et il était resté seul, comme un chêne respecté par la foudre au milieu d'une forêt dévastée, à peine courbé par l'orage, mais gardant au cœur une blessure trop souvent rouverte pour pouvoir guérir, au front la trace ineffaçable des épreuves sans nombre auxquelles il avait résisté sans savoir pourquoi ni comment.

(1) Thym.

(2) Romarin.

Et comme la faux impitoyable avait également abattu autour de lui la plupart des hommes de son temps, il se trouvait aujourd'hui à peu près seul de sa génération et ne savait à qui parler de ses morts. Se repliant sur lui-même, il avait fini par se confiner dans un isolement presque absolu; serviable pourtant et aimant à obliger, il vivait tout à fait à l'écart, entre son Pataud et son Robin, dans une vieille tour branlante, un peu en dehors du pays, sur la colline, où il avait, pour tout mobilier, un misé-



OLY, LE VIEUX BERGER.

rable grabat, une table boiteuse, deux chaises à peu près dépaillées, quelques ustensiles de cuisine en terre plus ou moins fêlés et quelques nippes.

L'étable du troupeau qu'il conduisait était adossée à la tour, si bien qu'il n'avait qu'un pas à faire pour être auprès de ses moutons.

Par faveur spéciale, Pataud et Robin n'étaient pas astreints à la résidence en commun. Lorsque le trou-



PATAUD.

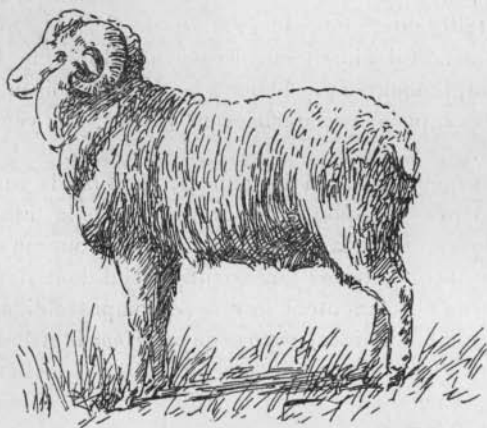
peau ne sortait pas, ils restaient avec leur maître dans la tour branlante (1), partageant les repas frugaux du berger, le distrayant par leurs gambades et leurs jeux, car ils étaient fort bons amis, causant avec lui, oui certainement, causant. La nuit, ils dormaient à ses pieds et, le matin, à son réveil, ils le saluaient l'un d'un aboiement sonore, l'autre d'un bêlement

(1) Voir l'illustration page 5.

familier et venaient lui lécher les mains. Puis, s'il prenait son chapeau et son bâton, ils s'élançaient joyeux vers la porte de l'étable, attendant avec impatience qu'il en fit sortir les bêtes pour prendre leur place l'un en tête, l'autre sur les flancs du troupeau.

Et il fallait voir avec quel zèle, quel sérieux, quelle conscience du devoir, ils s'acquittaient de leur tâche réciproque.

Robin, la tête haute, les oreilles droites, marchait



*P. Chervin*

ROBIN.

gravement, faisant tinter la sonnaille qu'il portait, depuis peu, au cou comme signe distinctif de la dignité dont il était revêtu, s'arrêtant, changeant de direction ou d'allure sur un mot, sur un signe de son maître.

Quant à Pataud, le gardien vigilant, c'était le mouvement perpétuel. Il courait de tous côtés, à droite,

à gauche, en avant, en arrière, faisant rentrer dans le rang les indisciplinés qui s'écartaient ou tentaient une fugue dans quelque champ réservé, harcelant les retardaires, venant prendre les ordres, repartant, accourant de nouveau, aboyant, bondissant, affairé essoufflé et très fier de lui, non sans raison.

Aussi le vieil Oly aimait bien son Pataud, la bonne bête, pas belle, certes, oh ! non, pas belle du tout, avec ses poils embroussaillés de couleur indéfinissable, sa queue courte, ses oreilles pendantes, mais si intelligente, si dévouée, si attachée !

Pourtant il aimait encore mieux Robin, le beau Robin, le magnifique bélier à la soyeuse toison, aux cornes superbes recourbées en volutes, aux yeux si doux.

Oly, pendant bien des années, avait fait le voyage des Alpes. À l'époque de l'*estivage* ou de la transhumance (1), il partait avec de nombreux troupeaux que divers propriétaires joignaient à celui dont il avait la garde permanente. Une *robe* (2) composée d'un certain nombre d'aides, *pastres* ou *pastrihouns* et de sous-bayles, l'accompagnait. Quelques bêtes de bât, les unes chargées des provisions du jour et de vêtements de rechange, les autres portant des couffes destinées aux moutons blessés et aux agneaux qui pourraient naître en route, ouvraient la marche, suivis de plusieurs chèvres et de boucs servant de guides à la *cam-*

(1) Il résulte d'actes remontant à l'année 1232 que la transhumance des troupeaux était pratiquée, en Provence, dès avant cette époque.

(2) On appelle robe la réunion des bergers qui, sous la direction du ou des bayles ou chefs bergers, donnent tous les ordres de marche, surveillent les ânes porteurs des bagages, règlent et acquittent les dommages qu'on n'a pu éviter.

*pagne* (1) divisée en *scabots* (2). Une dizaine de chiens voltigeaient sur les flancs. Deux ou trois couples de molosses munis de colliers à pointes, spécialement affectés à la protection du troupeau, formaient l'arrière garde. A petites journées, lentement, sur les routes poudreuses, où s'élevaient des nuages de poussière, sous l'ardent soleil de juin, Oly, chaque année, suivant invariablement la même voie, passant par les mêmes *carraires* ou les mêmes *drayes* (3), s'arrêtant aux mêmes haltes, aux mêmes *relargs* (4) marchant dans ses pas, s'en allait ainsi vers la montagne, vers *lis auturo* (5) où il savait trouver, pour tout l'été, l'air pur et frais, l'air régénérateur au lieu de l'haleine délétère de la plaine embrasée, la vie en liberté, la couchée sous les étoiles, au lieu de l'agglomération pestilentielle de l'étable, l'herbe abondante et, saine au lieu d'une nourriture rare et desséchée par les feux du soleil ou rouillée par les pluies.

Cependant, avec la vieillesse, le besoin de repos était venu et Oly avait dû enfin renoncer aux pérégrinations et quitter ce qu'il appelait le service actif pour prendre sa retraite.

Il y avait cinq ans qu'il était allé dans les Alpes pour la dernière fois, et le retour de la caravane avait été marqué par un accident assez commun dans ces sortes d'expéditions. Une brebis, prête à mettre bas,

(1) L'ensemble du troupeau.

(2) Troupeaux partiels de 500 à 1.000 bêtes et plus, de même force, les plus faibles précédant toujours les plus valides.

(3) Les *carraires* ou *carrairades* sont des chemins servant spécialement aux passages des troupeaux. Les *drayes* mènent aux pâturages communaux, aux *carraires* et aux chemins publics.

(4) Les *relargs* sont des espaces incultes plus ou moins étendus où les troupeaux se rassemblent pendant leur route pour faire halte ou pour passer la nuit.

(5) Les hauteurs.

avait roulé dans un précipice, presque au commencement de la descente. Quand Oly et ses compagnons étaient arrivés près d'elle, elle gisait pantelante, les pattes brisées, respirant à peine. Elle eut pourtant encore la force de mettre au monde un pauvre petit agnelet qui paraissait presque aussi mal en point qu'elle. Elle jeta sur lui un regard plein d'amour maternel et d'une expression pour ainsi dire humaine, fit un effort pour le lécher, poussa un bêlement plaintif, tourna péniblement sa tête vers Oly, en portant les yeux du berger à son petit, comme si elle avait voulu lui recommander d'en prendre soin, et exhala son dernier souffle.

L'agnelet étendu sur le côté, les pattes molles, la tête allongée, les yeux clos, avait l'air d'une loque. A peine pouvait-on percevoir les mouvements de sa respiration irrégulière. Il ne semblait pas avoir une



OLY RAMASSE L'AGNEAU.

heure à vivre. Les pâtres étaient d'avis de le donner aux chiens.

Mais Oly, tout remué par la muette prière de la brebis, voulut essayer de sauver son petit. Il le ramassa donc, le prit sur les genoux et, après l'avoir doucement essuyé, non sans provoquer les plaisanteries de ses compagnons occupés à dépecer la mère dont ils se promettaient de faire une bonne *moutounesso* (1), il l'enveloppa dans sa veste pour le réchauffer et l'emporta dans ses bras comme un enfant. Ayant rejoint le troupeau, il présenta le petit animal à une brebis laitière ; mais celui-ci ne fit aucun effort pour prendre le pis. Oly le présenta à une seconde, à une troisième sans plus de succès. La tête de l'agnelet pendait sans force et il semblait quasi-mort. Alors le berger fit traire une bête, s'assit sur une pierre et, avec une cuillère, il introduisit dans la bouche de son nourrisson quelques gorgées de lait dont il eut la satisfaction de lui voir avaler une partie, en ouvrant péniblement un œil encore sans regard.

Tout cela avait pris un certain temps. Il fallait partir au plus tôt et ne pas flâner en route, si l'on voulait atteindre avant la nuit un endroit convenable pour la couchée. Le vieux berger donna l'ordre à la caravane de se mettre en route. Lui-même, à son habitude, en prit la tête, l'agnelet dans ses bras, serré contre lui.

Déjà le soleil baissait sur l'horizon et l'on était encore loin de l'étape et même de toute habitation.

Un troupeau ne va pas vite, quelque diligence que

(1) Ragoût fait avec de la viande de mouton préalablement salée et séchée au soleil, plat de fondation parmi les pâtres transhumans.

l'on fasse, et l'on ne regagnait guère le temps perdu.

Les pâtres murmuraient, impatientés et inquiets de voir de gros nuages venant de l'Est s'élever rapidement derrière les montagnes. Oly les voyait bien aussi, ces nuages qui ne lui disaient rien de bon, et il hâtait le pas autant que possible.

Mais les nuages, sans qu'il parût pourtant y avoir un souffle d'air, allaient plus vite que les hommes. A peine, tout à l'heure, se détachaient-ils des montagnes que déjà ils sont au zénith, roulant lourdement leurs masses énormes et convulsées, atteignant et cachant bientôt le soleil. Et tout à coup, brusquement, voilà qu'un orage terrible éclate. Le ciel est tout en feu. La foudre à chaque instant sillonne les nues, frappe la terre. L'ombre s'épaissit de plus en plus. Les ténèbres sont complètes. C'est la nuit dans



le chaos. Des roulements incessants, d'effroyables déchirements se succèdent sans interruption, ébranlant l'atmosphère, épouvantant la nature. Un vent furieux a remplacé le calme précurseur, chassant une pluie diluvienne et glacée que reçoivent passivement les hommes et les animaux arrêtés et réunis en un seul groupe, serrés les uns contre les autres, le temps ayant manqué pour chercher un abri, si précaire fût-il.

Et cela dure des minutes interminables ! Les hommes, malgré leurs épaisses limousines grelottent, oppressés et anxieux. Les bêtes tremblent de froid et de peur.

Enfin le vent, qui soufflait de l'est, hâle le nord et pousse l'orage sur le midi. Les nuages sont un peu moins épais. La pluie tombe moins drue. Les éclairs et les décharges électriques diminuent de fréquence et d'intensité. Au pied du vent une éclaircie se fait. Une mince bande de bleu se montre. Elle grandit peu à peu. Le tonnerre s'éloigne. La pluie cesse et le soleil reparait un instant avant de se coucher.

A la vue de la lumière, les moutons, les ânes, les chèvres, les chiens, relèvent tour à tour la tête, s'écartent les uns des autres, se secouent. Les hommes en font autant. Le mouvement et la vie reparassent là où tout n'était qu'immobilité passive et résignée sous l'assaut des éléments.

Et puis, on se remet en route ; mais on marche lentement et péniblement sur un sol défoncé, détrempé, couvert de flaques d'eau et ce n'est qu'à la nuit pleine qu'on atteint le port tant désiré, sous la forme d'une ferme assez délabrée, mais qui permettra au moins aux hommes de ne pas passer toute

la nuit en rase campagne, sous le froid et l'humidité.

Le troupeau et les chiens sont installés autour de la maison. Les bergers, moins quelques gardes, sont réunis dans la salle basse de la ferme autour de l'âtre où flambe un feu brillant dont la chaleur ne tarde pas à faire dégager une buée épaisse des vêtements trempés. En même temps la ménagère a mis la marmite au feu et, au bout d'une heure, tout le monde est attablé devant une vaste soupière dont le contenu a tôt fait de remettre chacun en belle humeur. Puis, le *Cachimbau* (1) fumé, la pitance donnée aux chiens, les bergers, sauf les gardiens retournés à leur surveillance, se dirigent vers le grenier plein de foin où ils ne tardent pas à s'étendre et à ronfler consciencieusement.

Qu'est devenu l'agnelet dans tout cela ? Oly, pendant l'orage, a eu bien de la peine à le protéger un peu contre le froid et la pluie. Arrivé à la ferme, il l'a étendu presque mort, ne bougeant pour ainsi plus, devant le foyer et voilà que la bonne chaleur d'un côté, de l'autre un peu de lait tiède difficilement administré, rappellent peu à peu le moribond à la vie. Oly a le plaisir de le voir remuer lentement la tête, redresser légèrement ses oreilles, ouvrir ses yeux et promener sur les objets environnants des regards enfin conscients. Tout en mangeant la soupe, le vieux berger a confectionné, avec une vieille gourde et un bout de chiffon, un primitif biberon qu'il fait remplir de lait coupé d'orge et, le moment venu d'aller se reposer, après une dernière visite au troupeau, il reprend dans ses bras son nourrisson.

(1) La pipe.

S'étendant, sans le quitter, à côté de ses compagnons, il s'endort à son tour d'un sommeil léger, entrecoupé de fréquents réveils, pendant lesquels, patiemment, il présente le biberon à l'agnelet qui finit



*F. Herold.*

OLY PORTANT L'AGNELET.

par comprendre et par sucer péniblement d'abord, gloutonnement ensuite la grossière imitation du pis maternel, à la grande joie de son père nourricier.

Le lendemain, au point du jour, tout le monde est sur pied et, après un frugal déjeuner, la dépense

réglée, l'hôte et l'hôtesse remerciés, la caravane se remet en route.

Mais l'orage de la veille a dérangé complètement le temps qui avait été beau jusque-là et le voyage se poursuit sous une série de bourrasques, de brouillards et d'averses qui le rendent très pénible et compliquent beaucoup la tâche qu'a entreprise Oly d'arracher l'orphelin à la mort. Le temps est, en effet, trop mauvais, le vent trop froid, le sol trop mouillé pour qu'il puisse songer à mettre l'agneau à terre, ne fût-ce que quelques instants. Le déposer même dans une des couffes, sur les ânes n'est pas possible, tout leur contenu étant à peu près trempé. Il lui faut donc le porter constamment et l'allaiter au biberon, tout en marchant, car, avec un temps pareil, et, à part les nuits passées pour la plupart en rase campagne autour d'un maigre feu difficilement entretenu, aucun arrêt n'est permis, s'il n'est impérieusement exigé par les circonstances.

Cependant le pauvre orphelin, l'agnelet si chétif, si malingre, en dépit de tout, a gagné la partie. Ses mouvements deviennent de plus en plus vifs et témoignent de son impatience de se mêler au troupeau et d'essayer ses jambes. Ses regards prennent plus d'animation. Son appétit devient insatiable. Robin, le petit Robin, car déjà on l'a baptisé, est définitivement sauvé ; il a fait mentir l'horoscope des bergers qui n'en reviennent pas. Aussi, lorsqu'après avoir successivement traversé, sous les coups de vent et les ondées, Grenoble, Valence, Montélimar, Donzère, Mondragon, Mornas, Piolenc, Orange, on voit enfin, en se rapprochant d'Avignon, le ciel se purifier et l'éclatant soleil de la Provence resplendir

dans un azur sans tache, Oly, désormais tranquille sur le compte de son nourrisson, le met enfin à terre et celui-ci, suivant déjà son maître comme un chien, fait, quelques heures plus tard, son entrée à Barbentane où sa destinée doit se dérouler.

On s'attache aux êtres en raison des peines ou des chagrins qu'ils vous causent. Les êtres faibles s'attachent à vous en raison des soins que vous leur



donnez et de leur besoin de protection. C'est ainsi qu'Oly et Robin devinrent bientôt inséparables.

Dès le lendemain du jour où les troupeaux de la caravane, définitivement disloquée, avaient rejoint leurs quartiers d'hiver respectifs, l'un à *Bassette*, l'autre au *Malivent*, un troisième à *Frigolet*, un autre au *mas du Greiss*, Oly, après avoir rendu ses comptes à son patron Louiset, le principal boucher de Barbentane, chez lequel il était depuis 40 ans, lui dit, en

lui montrant son élève qu'il était allé chercher à l'étable :

— Maître, j'ai sauvé l'agnelet que voici de la mort. C'est grâce à moi qu'il est en vie. Si vous êtes content de mes services, je vous demanderai...

— De te le donner, Oly, dit le boucher, sans le laisser achever. Est-ce que tu veux, ajoute-t-il en riant, faire comme Beloun (1) d'Arles ? Il serait un peu tard pour commencer. En tous cas, ce serait plutôt une brebis qu'il te faudrait. Enfin prend ton agneau, vieux, si cela peut te faire plaisir.

— Merci, maître ; mais je ne veux pas que vous me le donniez. Vendez-le moi.

— Te vendre un agneau de huit jours ? C'est pour rire, allons.

— Non, comme cela, il sera plus à moi. Tenez, je vous l'achète... Oh ! pas cher, attendu que je ne suis pas riche, vous le savez ?

— Je n'ai que faire de ton argent.

— Je vous en prie. Je tiens à vous le payer, si peu que ce soit. Vingt sous, voulez-vous ?

— Va pour vingt sous. Aussi bien, avec ta tête de mule, je n'aurais pas la paix, si je n'en passais pas par ta fantaisie.

— Voilà vos vingt sous, maître.

— C'est bon. Emmène ton agneau.

— Que je l'emmené ? Où donc et pourquoi faire ? Non, non ; il est né dans le troupeau, il en fait partie, il y restera. Seulement il est à moi. C'est mon

(1) Grand bayle qui après avoir, tout jeune, commencé avec une seule brebis, se vit, au bout d'une vingtaine d'années, à la tête d'un troupeau de plus de 7.000 bêtes pastorales, bœufs, ânes, mules, brebis et moutons.

bien et, comme je ne le vendrai jamais, il n'ira pas, moi vivant du moins, à l'abattoir.

— Si ce n'est que cela, du moment que je te l'avais donné tu pouvais être tranquille.

— Maître on ne sait ni qui vit ni qui meurt. Tout le monde est mortel et, vous parti, d'autres pourraient penser autrement.

— Dirait-on pas que je vais mourir demain. Voyez vous ce prophète de malheur ! Tu oublies que tu es mon aîné et de pas mal d'années.

— C'est vrai ; je suis plus âgé que vous de beaucoup. Si je pars le premier, ce qui doit être, je vous laisserai mon Robin et vous le conserverez en souvenir de moi.

— C'est entendu, espèce de vieil original.

Là-dessus, Oly, bien content, était reparti avec son nourrisson dont il était certain que rien, désormais, ne viendrait le séparer, et, retournant dans sa tour branlante, il avait fait à Robin les honneurs de son domicile, l'étable n'étant plus digne de lui.

L'agneau, tout en sautant des quatre pattes, comme un animal à ressort, avec une amusante gaucherie, tout en lançant de petits bêlements doux et tendres, regardait, de son œil limpide, semblant examiner curieusement les lieux dont il allait prendre possession à côté de Pataud.

Quant à celui-ci, il paraissait enchanté d'avoir un compagnon et aboyait joyeusement, en bondissant autour de son maître et de Robin, leur disant tout son contentement dans une éloquente mimique du regard et de la queue.

Oly, assis sur la pierre de son foyer, cassait une croûte qu'il partageait avec Pataud et, pendant que,

dans un *toupin* (1) ébréché, il faisait tiédir un peu de lait pour Robin, il causait avec ses deux commensaux.

— Tout beau, Pataud, tout beau, faisait-il, là, mon bon chien, sois sage.... Pas tant de gambades, allons, tu vas tout briser... Et puis, tu vois bien que tu épouvantes Robin, le pauvre... il ne sait plus où il en est... Viens ici, Robin, viens, mon mignon, viens boire du lait. N'aie pas peur de ce grand vilain braillard, il ne te fera pas de mal. Il n'est pas méchant ; mais, que veux-tu, c'est un maudit bavard. Il faut qu'il parle toujours comme une vieille femme, quand même il n'aurait rien à dire... Tu ne seras pas ainsi, hein ? Tu ne bêleras pas à tout propos... Allons, Pataud, allons, c'est assez... Voilà la nuit. Il est temps de dormir. Robin est fatigué ; vois, il tombe de sommeil. Il faut qu'il se repose, parce que demain, s'il fait beau, nous sortirons de bonne heure pour lui montrer le pays.

Et, comme s'il eût vraiment compris les paroles de son maître, Pataud, se calmant par degrés, faisant trêve à ses gambades et à ses cris, allait prendre sa place accoutumée au pied du grabat du vieux berger, où celui-ci, après avoir fumé une pipe, éteint son feu et fait un lit à Robin, s'étendait à son tour et ne tardait pas à s'endormir du sommeil du juste.

Le lendemain, dès l'aurore, Oly était debout. Il sortit pour consulter le temps. Le ciel était pur, l'air vif, presque froid, mais sec, le mistral soufflait modérément. Un soleil radieux se levait derrière les Alpilles.

(1) Petit pot en terre vernissée.

Pataud était déjà dehors, aboyant et gambadant. Robin, le paresseux, s'étirait encore.

Le vieux berger, ayant fait déjeuner l'agneau, ayant lui-même, en compagnie de Pataud, mangé un morceau sur le pas de sa porte, alla ouvrir l'étable et bientôt, le long des collines, le troupeau, Oly en tête, suivi de Robin qu'il fallait initier de bonne heure à son rôle de guide, Pataud sur les flancs, à gauche, devant, derrière, partout, selon sa louable habitude, s'en alla lentement à l'aventure, montant, dévalant, broutant l'herbe tendre et le thym parfumé sur la lisière des champs, ou dans les garrigues incultes, toujours maintenu dans l'ordre, ramené dans la bonne voie par l'actif et vigilant Pataud.

Tout en cheminant, Oly stimulait de la voix son chien fidèle, qui n'en avait pas besoin, ou parlait à son élève.

— Ici, Pataud ; là, cours, va, pousse, *toco lou*... (1) brr, brr, té, là-bas, ce trainard que fait-il ? Brr, brr, attrape-le, *arri* (2)... et celui-là dans la vigne, corrige-moi le gourmand, chasse-le vite.. Mon petit Robin, tu vois le joli pays ! Comme tu seras heureux, ici, hein ? Le *bauco* (3) et la férigonle ne manquent pas. Bientôt, quand tu auras tes quenottes et que tu pourras manger, tu t'en donneras des bosses et tu deviendras grand et fort, tu auras de belles cornes, tu seras un beau *menoun* (4)... Et les bonnes siestes que nous ferons tous ensemble à l'ombre des pins ou des chênes verts, dans le milieu

(1) Touche-le.

(2) De ariès, bétier, mouton.

(3) Herbages, gramens.

(4) De mener, guider.

du jour, pendant la chaleur!... Tu verras la belle vie que tu mèneras... Pataud, va, derrière, là, cours, brr, brr, arri, arri...

Ainsi, pendant toute la journée, le troupeau errant au gré du caprice, parcourut les côteaux ensoleillés de la Montagnette (1), depuis la *côte* jusqu'au plateau de *Beauregard*, de *Pierredonneau* (2) à *Calamagne*. Le soir, Robin était rendu. Ses petites pattes n'étaient pas encore habituées aux escalades et aux descentes parmi les pierres, galets roulés et roulants du Rhône et de la Durance ou *lauses* de schistes rugueux et coupants. Pour revenir, Oly dut le reprendre dans ses bras.

Pendant de longues semaines, le temps resta beau. Le vent ne soufflait pas trop, juste assez pour empêcher le rayonnement nocturne et conséquemment la gelée blanche du matin, pas assez pour amener le froid, si bien que l'automne, la plus belle, la plus douce saison de cette partie de la Provence, se prolongea, comme souvent, fort avant dans l'hiver et permit au troupeau de continuer d'une manière régulière, ses promenades quotidiennes jusque vers la fin de décembre.

Cet exercice journalier fut souverain pour Robin qui, de jour en jour, grandissait et prenait des forces. Lorsque le mauvais temps arriva enfin, amenant des frimas passagers avec leur cortège d'autans déchainés et de glaces, confinant momentanément le troupeau dans l'étable, Robin avait trois mois et ses petites cornes, sorties depuis près de deux mois

(1) Ou les petites montagnes, dernière ramification des Alpilles, sur laquelle est bâti Barbentane.

(2) Corruption de Puyredonneau, montagne ronde.

avaient déjà cinq à six centimètres de longueur, ce qui enchantait Oly qui les caressait, palpait, mesurait à chaque instant, comme s'il avait cru ainsi en activer la croissance.

Enfin, le printemps et les beaux jours reparurent, faisant, sous l'impulsion du renouveau, éclater les bourgeons gonflés de sève et couvrant la campagne d'un manteau de fleurs embaumées, rendant la liberté aux bêtes prisonnières, ramenant la joie sur les visages et la gaité dans les cœurs.

Le mois de mai approchait et l'on s'occupait, dans tous les environs, du départ pour les montagnes. Mais Oly, se sentant définitivement trop vieux pour continuer à affronter les fatigues du voyage, avait, comme nous l'avons dit, renoncé au service actif et prié son patron Louiset de lui chercher un remplaçant ; lui, resterait ici pour garder les bêtes destinées à l'abattoir. Louiset avait acquiescé facilement à ce légitime désir de repos. Vers la fin de mai, tous les troupeaux s'étant réunis comme d'habitude, dans la plaine de l'étang, s'ébranlèrent un beau matin et prirent la route d'Avignon, sous la conduite du nouveau bayle.

Oly ne vit pas sans une certaine émotion partir sans lui cette longue campagne qu'il avait si longtemps dirigée. Lorsque cette suite de quelques milliers de bêtes, précédée des ânes porteurs, surveillée par la robe et dirigée par les chiens, se mit en route, au son grave des sonnailles ou argentin des clarines, et déroula ses flots vivants, ses vagues *moutonnantes*, c'est bien ici le cas de le dire, comme un lent et tranquille mascaret roulant ses ondes grises sur le fond blanc et entre les berges vertes de la route, le

vieux berger poussa un soupir, son regard rencontra celui de Robin qui, lui aussi, regardait, et celui de Pataud qui semblait demander pourquoi on ne partait pas avec les autres.

— Nous n'irons plus là-bas, mes enfants, dit-il, en hochant la tête. C'est fini, nous sommes trop vieux, Pataud, et toi, Robin, tu ne verras jamais les lieux où tu es venu au monde et d'où je t'ai ramené vivant à peine.

L'été s'était écoulé, l'automne était revenu, puis l'hiver, puis le printemps et ainsi de suite pendant quatre ans. Robin était devenu le magnifique bélier à la soyeuse toison, aux cornes superbes recourbées en volute, aux yeux si doux que nous avons vu au commencement de cette histoire. Il était dans la plénitude de sa force et de sa beauté. Sa haute taille, sa démarche grave et assurée, son pas régulier, le port imposant de sa tête, l'épaisseur de sa blanche toison, ses superbes cornes, la beauté de ses yeux, tout frappait d'admiration ceux qui le voyaient pour la première fois, tout remplissait d'orgueil son maître qui se plaisait à raconter son histoire et à chanter ses louanges. C'est que, si Oly aimait bien son Robin, le bélier lui rendait son amitié avec usure. Son regard tendre recherchait constamment celui de son vieil ami. Un seul mot suffisait pour le faire accourir près du berger. Si, par hasard, Oly s'éloignait un peu, Robin, tout en restant fidèle à son devoir de guide, le suivait d'un œil inquiet et bêlait doucement. Dès qu'il le voyait revenir, il manifestait sa joie de le retrouver et son impatience de le caresser, en agitant ses oreilles et en tapant nerveusement du pied.

Pataud, le gardien vigilant, ne savait, de son côté, que faire pour témoigner son affection à son maître et ne cessait d'appliquer toute son activité à la haute mission qui lui était dévolue.

Aussi, grâce au gardien plein de zèle et au guide impeccable, le troupeau d'Oly était-il le mieux discipliné, le plus discret qu'on pût voir. Jamais d'incursions dans les champs cultivés ou les terres réservées, jamais de dégâts aux propriétés, partant jamais d'indemnités à payer. Oly n'avait, pour ainsi



dire, rien à faire et, s'il l'eut voulu, il aurait pu, sous la direction de l'un et la garde de l'autre, envoyer, sans lui, ses bêtes au pâturage (1).

Lorsque les moutons étaient bien en train de paître dans une garrigue odorante et qu'à peine avaient-ils

(1) En Amérique, il n'est pas rare de rencontrer, à des distances de plus de 10 kilomètres des habitations, d'immenses troupeaux de moutons dont la seule garde consiste en un ou deux chiens qui savent non seulement les guider et les protéger, mais les ramener le soir, à l'heure dite, à la bergerie.

besoin d'un semblant de surveillance, Pataud, comprenant qu'il pouvait se reposer un peu, venait se coucher près de son maître, assis au bord d'un talus ou sur un tas de pierres. Le nez allongé sur ses pattes, le bon chien somnolait à moitié, ouvrant de temps en temps un œil pour voir si tout allait bien et se replongeant aussitôt dans sa quiétude momentanée. Alors aussi, Oly appelait Robin, tirait un peigne de sa poche et se mettait à peigner les longues soies du bélier, à le débarrasser minutieusement des brins de paille, des brindilles d'herbe ou d'arbuste qui pouvaient s'y être attachés, faisant avec soin la chasse aux *barbesins* (1) dont ont parfois tant à souffrir les moutons; puis il sortait de cette même poche un morceau d'étoffe de laine et une petite boîte renfermant une sorte de noir brillant, de sa composition, avec lequel il frottait les sabots et les cornes du bélier pour les noircir et les faire reluire; puis, d'un peu d'eau de sa gourde versé sur un coin de son mouchoir, il lui lavait les yeux pour en enlever toute chassie et lui rafraîchir les paupières après les avoir débarrassées des parasites qui pouvaient aussi s'y être implantés. Robin, le beau Robin, se laissait faire, très content de tous ces soins dont il semblait comprendre l'importance, aussi bien au point de vue de sa beauté que de son bien-être.

Après Robin, c'était le tour de Pataud, qui, lui, n'aimait pas trop l'incursion un peu rude du peigne dans ses poils broussailleux, mais s'y résignait docilement, tout en geignant constamment en manière de protestation platonique.

(1) Tique rousse.

La toilette faite, Oly sortait de son bissac un morceau de pain pour Robin, un morceau de sucre pour Pataud. Celui-ci reprenait sa pose allongée. Robin allait retrouver ses camarades et tondre avec eux l'herbe sèche et drue des coteaux pierreux, cependant qu'Oly prenait son couteau, un couteau grossier à manche de corne, mais dont la lame était de pur acier, allait couper un bout de branche d'olivier et se mettait, en sifflottant distraitement un air de farandole, à sculpter un manche de fouet, une tête de canne ou un fourneau de pipe.

Quand il avait terminé un objet, il le donnait à qui le désirait, de même qu'il faisait profiter ceux qui pouvaient en avoir besoin de son habileté bien connue à remettre les entorses, guérir les maux d'yeux, soigner les panaris. Il ne refusait pas plus ses conseils et ses soins que ses petits travaux et, s'il eut voulu tirer parti des uns et des autres, il aurait pu amasser de belles et bonnes économies. Mais il était aussi désintéressé que sobre, sans besoins et sans ambition. Quelques fruits, un melon ou une tranche de courge pour sa soupe, selon la saison, c'était autant qu'il en fallait pour le contenter. Encore n'exigeait-il rien. On lui donnait, c'était bien. On ne lui donnait rien, peu importe. Il n'en était pas moins toujours prêt à rendre service. Aussi en abusait-on parfois.

Depuis plusieurs années déjà, j'habitais Barbentane, où le hasard des étapes administratives m'avait amené, quoique né bien loin de là. Le pittoresque et la variété des sites de la montagnette m'avaient séduit et je m'y délassais souvent, dans l'isolement et la paix de ses retraites, des soucis quotidiens de fonctions absorbantes et pénibles. Quelques cultiva-

teurs labourant leur petit champ, quelques bergers promenant leurs troupeaux étaient mes seules rencontres dans ces solitudes où l'on n'entendait que la cantilène de la brise dans les arbres, les chants des



oiseaux, des grillons ou des cigales. Oly était un de ceux que j'y retrouvais le plus souvent. Un salut un jour, un mot une autre fois m'amènèrent peu à peu à m'arrêter un instant pour échanger quelques paroles avec lui. Peu à peu nos conversations devinrent plus



longues. Un jour, je m'assis à côté de lui, sur le même tas de pierres, et nous causâmes plus longuement encore. Insensiblement une secrète sympathie s'établit entre lui et moi. Insensiblement je pris plaisir à échanger mes pensées avec lui, et ce ne fut pas sans un vif étonnement que je trouvai chez cet homme, qui n'avait reçu aucune instruction, qui ne savait ni lire ni écrire, une élévation d'idées peu commune, une hauteur de philosophie peu en rapport avec son extérieur et la vie qu'il avait toujours menée.

— Ah ! me disait-il un soir que j'admirais avec lui le coucher du soleil, ah ! la nature, Monsieur, qu'elle est belle et qu'elle est éloquente pour qui sait la comprendre ! Voyez-vous, ici, sans parler de Pataud, de Robin et de mes brebis, je ne suis jamais seul. Tout me tient un langage magique, depuis le mistral impétueux dont la voix domine tous les bruits, jusqu'aux soupirs des brises d'été, depuis le chant du coucou, de la huppe ou du *serrurier* (1) qui annoncent le retour des beaux jours, jusqu'au *vounvoun* de l'abeille sauvage qui vient butiner la mélisse et le serpolet. Je suis le vol capricieux du papillon léger qui va de fleur en fleur et celui de l'hirondelle qui, rapide, sillonne le ciel bleu. Dans l'herbe, je vois la bête à bon Dieu, la fourmi, la chenille, le *prego-Dieou* (2). Et tout cela aussi parle à mon cœur.

Au printemps, lorsque la nature se réveille, je vois tous les arbres, les amandiers, les abricotiers, les pêchers, les cerisiers, les poiriers se couvrir successivement de leur parure blanche ou rose et, du haut

(1) Variété de mésange dont le chant ou le cri imite le bruit de la lime sur le fer.

(2) Prego-Dieou de restouble, mante religieuse.

d'un rocher, je contemple la plaine couverte de son manteau de fleurs. Les pins laissent alors échapper et livrent au vent leur poussière embaumée et fécondante qui tombe à terre en si grande abondance que l'on dirait, par places, une pluie de soufre. Dans les arbres, les oiseaux, occupés à faire leur nid, chantent, crient, bataillent pour une meilleure place. Et tout cela, voix, fleurs et parfums, se fond en une harmonie intense qui prend l'âme et l'élève au-dessus des misères d'ici-bas. Et le soir, comme aujourd'hui, quand le soleil se couche ; la nuit, quand toutes les étoiles, ces belles étoiles brillent au firmament comme autant de diamants ou quand la lune blanche s'élève dans un ciel profond et calme, oh ! que c'est beau !

Ah ! lorsqu'on a les yeux ouverts à toutes les merveilles, comme on comprend la grandeur de la création et du créateur et la petitesse de l'homme qui n'a pour toute supériorité, sur la bête, souvent presque aussi intelligente que lui, que la faculté d'admirer ces beautés. Je ne suis qu'un ignorant, Monsieur, je ne sais pas bien exprimer ce que je sens, et il y a des jours où je regrette de n'avoir pas reçu d'instruction, de ne savoir pas lire dans les livres, mais je me console en me disant que je suis encore bien heureux de pouvoir au moins épeler le grand livre de la nature que tant d'hommes plus instruits que moi ne se donnent pas la peine de déchiffrer.

En traduisant le langage pittoresque et imagé du vieux berger, je me suis peut-être laissé aller à le revêtir de couleurs trop brillantes ; ces couleurs je les ai trouvées dans la beauté des idées qu'exprimait une parole dépouillée de tous les artifices de la rhétorique savante, mais saisissante dans sa rude sincérité.

— *Vé*, ajoutait-il, en se levant et en me montrant d'un geste large l'admirable décor qui s'étendait devant nous et sur lequel les derniers feux du soleil couchant jetaient encore des rutilances de pourpre et d'or, parmi tous ces *bedigas* (1) en redingote et tous ces *moussurots* (2) en paletot qui ont été à l'école des années et des années, combien croyez-vous qu'il y en ait qui puissent apprécier ce spectacle ? Ah ! *pé-chaire*, que je plains tous ces *arleri* (3), tous ces bavards qui parlent pour parler et s'imaginent porter le monde sur leurs épaules et qu'une pareille fin de journée n'a jamais émus !... Mais la nuit va bientôt tomber, il faut rentrer. Allons, Robin. Allons, Pataud, en route. Brr, brr, té, pousse-les, partons, arri, arri.

Et tous deux, suivant le troupeau, nous revînmes, ce soir-là, au village pensifs et muets, contemplant les ultimes rayonnements du soleil disparu derrière les lointaines Cévennes.

Sans y penser, séduit par le charme et la saveur de ce commerce avec ce philosophe qui s'ignorait lui-même, j'avais pris l'habitude de le rechercher dans mes promenades solitaires et, lorsque je l'avais rencontré, de passer de longs moments avec lui.

Nous causions un peu de tout, du temps, de la campagne, des récoltes. Souvent la conversation tombait sur les moutons, sur les soins à donner aux troupeaux, sur leur nourriture. Oly, dans ces occasions, révélait une compétence professionnelle, une étendue de connaissances qui auraient fait honneur à

(1) Bêtas.

(2) Petits messieurs.

(3) Faiseurs d'embarras.

plus d'un éleveur de la Camargue. Il n'ignorait aucune des maladies qui frappent les moutons, comme la *piade* (1), la *nébladure* (2), le *bouquet* (3) le *fourchet* (4), le *tournis* (5), le *mûguet* (6), la *piagne* (7), l'apoplexie et enfin la terrible *picote* ou clavelée et d'autres encore. Il avait une foule de recettes pour les prévenir, préserver ses bêtes de la contagion et guérir les affections qui étaient curables, ne s'en remettant pas de ces soins à telle ou telle pratique superstitieuse trop souvent en honneur chez les bergers.

Il savait l'importance de la propreté pour le maintien d'un troupeau en bon état de santé. Il savait que, pour combattre cette fatale clavelée qui fait parfois tant de victimes parmi les troupeaux, il faut autre chose qu'une *peiro de picoto* (1), et que l'isolement des régions contaminées est la première précaution à prendre, avec l'assainissement des bergeries et le choix d'une nourriture non suspecte d'infection. Il était au courant de la vaccination ou clavelisation et il s'en montrait partisan, à l'encontre de beaucoup de ses semblables. Enfin, il connaissait la plupart des lois de l'hygiène, si dédaignées en gé-

(1) Piétin, inflammation du pied suivie du décollement de l'onglon.

(2) Gamadure ou gamige, cachexie ou pourriture que cause souvent l'usage d'une nourriture humide.

(3) Charbon, gratelle, noir museau.

(4) Inflammation et ulcération du pied du mouton à l'entre-deux des doigts.

(5) Vertige, maladie causée par la présence de vers hydatiques dans le cerveau.

(6) Aphte qui attaque la muqueuse bucale des agneaux et les empêche de prendre le pis.

(7) Panaris des bêtes à laine.

(1) Pierre de picote, variotite à laquelle son apparence picotée a fait attribuer par les bergers la faculté de prévenir ou guérir la picote ou clavelée.

néral, et les appliquait à ses moutons, qui avaient une étable large, haute, claire, sèche et aérée ; une litière toujours fraîche et propre, une alimentation toujours saine et appropriée.

— Voyez-vous, Monsieur, me disait-il, il en est des bêtes, sauf votre respect, comme des gens. L'usage inconsidéré d'une nourriture trop riche et trop échauffante est aussi nuisible aux moutons qu'une nourriture malsaine. Le trèfle, la luzerne, les regains, la sauge, le coquelicot, les grains sont d'excellentes choses ; mais, justement pour cela, il ne faut pas en abuser. C'est comme le gibier, le vin et l'eau-de-vie pour nous. Il en est de même des pois, du chènevis, des lentilles, des haricots, du maïs. Et puis, tout cela dépend de la saison, et de l'espèce des moutons, et de ce qu'on veut en faire. Si l'on destine les bêtes à la boucherie, il faut les engraisser, suivant le temps, soit au pâturage, soit à l'étable, soit par un procédé moyen. Le système d'alimentation varie dans chacun des cas. Si l'on a des bêtes pour la reproduction, c'est autre chose ; de même si on les élève spécialement pour la laine. L'alimentation en liberté, en promenade, est ce qu'il y a de mieux, tant que cela est possible, car alors le mouton choisit lui-même ce qui lui convient et l'exercice est un puissant stimulant. En hiver, une nourriture mélangée : grains, légumes, feuilles de choux, feuilles de vigne séchées, gerbées de froment, de seigle ou de méteil, feuillées de bouleau, de tilleul, d'ormeau, de saule, avec une courte sortie dans le milieu du jour, si le temps le permet, maintiendra toujours un troupeau en bonne santé, si, avec cela, il est tenu proprement. Regardez mes moutons. En

voyez-vous beaucoup de plus beaux et de plus sains ?

Ce que disait Oly était vrai et son orgueil était légitime. J'avais bien des fois admiré la bonne tenue, la propreté, l'air vigoureux de ses bêtes, comme aussi sa sollicitude et ses soins de tous les instants, et je trouvais qu'il réalisait vraiment le type du parfait berger que La Bruyère donne, dans ses *Caractères*, pour modèle des pasteurs de peuples.

« Quand vous voyez quelquefois, écrit le grand moraliste dans son chapitre du souverain ou de la République (1), un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline, vers le déclin d'un beau jour, pâit tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur, le berger, soigneux et attentif, est debout auprès de ses brebis ; il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage ; si elles se dispersent, il les rassemble. Si un loup avide paraît, il lâche son chien, qui le met en fuite, il les nourrit, il les défend ; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil : Quels soins, quelle vigilance ! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger ou des brebis ? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau?... »

Je lus un jour ces lignes à Oly, car je sortais rarement sans emporter un livre et je lui dis que c'était son portrait fait par un écrivain qui vivait en 1600. Il se mit à rire.

(1) Paragraphe 25.

— Cet homme-là avait donc gardé des moutons ? me demanda-t-il.

— Non, mais il savait comment il faut les garder et c'est ainsi que vous faites, Oly.

D'autres fois j'apportais un livre de sciences, un ouvrage de Camille Flammarion, le merveilleux savant, doublé d'un véritable poète, d'autrefois une œuvre quelconque d'un de nos meilleurs manieurs de mètres. Alors, assis à côté d'Oly, pendant que son couteau fouillait un morceau de bois et que son troupeau se reposait à l'ombre des pins, je lui lisais quelques-unes de ces pages prestigieuses. Il fallait voir avec quelle religieuse attention il m'écoutait, ne m'interrompant que pour exprimer son admiration.

— C'est beau, oui, c'est beau, murmurait-il. Ah ! que ces gens-là sont heureux de pouvoir exprimer ainsi leurs pensées et de connaître si bien les choses !

Parfois il me demandait de lui expliquer ce qu'il ne saisissait pas suffisamment ; puis, lorsqu'il avait compris, il répétait entre haut et bas :

— Oui, c'est beau, c'est bien beau. Encore, Monsieur, encore.

Et, si je l'avais écouté, nous aurions ainsi passé toute la journée, moi lisant, lui fouillant toujours son morceau de bois.

Un jour, comme j'arrivais près de lui, il mettait la dernière main à une pipe qui représentait la tête de son Robin et qui ne manquait ni de grâce ni de vérité.

— Tenez, Monsieur, me dit-il en me la tendant, je sais que vous fumez ; j'ai fait cela pour vous. En souvenir des moments heureux que vous m'avez fait



passer, permettez-moi de vous l'offrir. C'est bien indigne de vous, peut-être ; mais c'est de bon cœur que je vous l'offre et j'y ai mis tout mon savoir-faire.

Un autre jour, je le trouvai en train de sculpter une sorte de latte de bois assez large sur laquelle se déroulaient déjà, au milieu de feuillages et de rinceaux compliqués, des scènes naïves de bergerie.

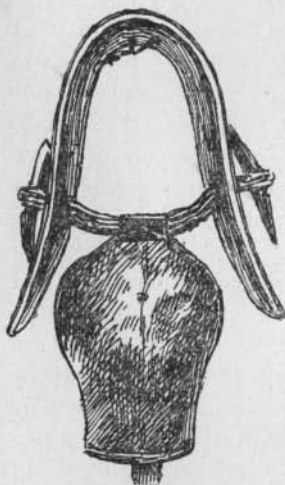
— Que faites-vous donc là ? lui demandai-je, en regardant curieusement son travail.

— Je fais... Ah ! je fais un collier pour la sonnaïlle que j'ai achetée à Robin, hier, à la foire d'Arles (1).

(1) Le 3 mai, foire considérable où se font, sur les bestiaux et notamment sur les bêtes à laine, de grandes transactions. Des marchés pour le même objet se tiennent en outre tous les samedis, depuis la Toussaint jusqu'à la Noël.

Par extraordinaire, j'avais quelques sous, j'en ai profité. Ah! ce que mon Robin sera beau avec ça, au lieu de cette méchante sonnette de rien du tout! Vous verrez.

Les sonnailles ou *redoun*, sont de grosses clochettes au timbre grave et comme un peu fêlé, mais



SONNAILLE (VUE DE FACE).



(VUE DE COTÉ).

dont le bourdonnement s'entend pourtant d'assez loin. Elles ont des formes lourdes et un peu bizarres dont la plus ordinaire est celle d'un pot à eau renversé sans bec et sans poignée. Elles ont la panse ovale et l'orifice arrondi. Elles sont faites de deux lames minces de tôle trempées dans un bain de cuivre, façonnées et ajustées au marteau dans la ligne de leur plus grand diamètre. Une anse plate

s'allonge suivant cette ligne, parallèlement au fond de la panse et, entre cette anse et le fond, passé une garniture en cuir fort dont les extrémités, en forme de languettes, sont destinées à passer à leur tour dans deux ouvertures oblongues pratiquées à la partie médiane du collier qui doit supporter la sonnaie. Elles sont percées chacune d'une boutonnière dans laquelle on fixe une clavette en bois ou en os.

Le collier est généralement une lame de buis longue de 50 centimètres environ, large de trois ou quatre doigts et épaisse d'un centimètre, qu'on a mis d'abord à tremper un certain temps dans l'eau chaude, puis qu'on a courbée au feu de façon à en faire une sorte d'A majuscule à sommet très arrondi, aux bras un peu cintrés en dehors et dont la garniture de cuir forme la barre.

Lorsqu'on veut se servir de cet appareil, on met le collier sur le cou de la bête qu'il emboîte exactement, puis on y attache la sonnaie, en passant les deux languettes de la garniture de cuir dans les trous du collier et en les fixant avec les clavettes. Le bois étant flexible et la garniture de cuir étant un peu plus courte que la ligne d'ouverture naturelle du collier à la hauteur des trous, il en résulte qu'il faut forcer un peu pour fixer la dernière des deux clavettes et que le bois, livré ensuite à lui-même et faisant ressort, assure, en se détendant, la parfaite unité de l'assemblage, dont l'animal ne peut se débarrasser, l'intervalle compris entre le sommet et la barre de l'A étant, bien entendu, trop étroit pour laisser passer sa tête.

Le battant de la cloche est presque toujours formé d'un tronçon d'os dans la longueur duquel passe une

lanière de cuir terminée d'un côté par un nœud qui retient l'os et, de l'autre, attachée à un anneau soudé dans le fond de la sonnaille.

Il y a des sonnailles de toute taille et de toute forme. Il en est qui ont plus de 20 centimètres dans leur plus grand diamètre et les plus grosses sont destinées, moins encore aux bêtes de bat, aux ânes des troupeaux transhumants, qu'aux boucs qui les accompagnent.

Le *muséon Arlaten* en possède une collection complète, où toutes les tailles et toutes les formes sont réunies, et, dans la plupart des spécimens qui composent cette collection, le collier, les clavettes et parfois même le battant sont plus ou moins ouvragés. Mais aucune de ces sonnailles n'offre, il faut bien le dire, la délicatesse, l'harmonie, et l'abondance des ornements qu'Oly se plut à répandre avec amour sur le collier de la sonnaille destinée à son cher Robin et auxquels il travailla de longs jours, en y déployant un goût et une entente de la ligne et de l'effet véritablement extraordinaire de la part de ce simple.

Autrefois, les bergers faisaient comme Oly, et occupaient leurs loisirs à sculpter le bois et à façonner eux-mêmes le collier des sonnailles ou des clarines de leurs bêtes et souvent ces objets acquerraient ainsi une valeur artistique qui les faisait rechercher des amateurs (1). Ne sait-on pas qu'Amy, le

(1) Et comme il cesse de parler — telle une relique, de sa veste — il sort une coupe taillée dans le buis vif; car, à ses heures de loisirs, il aimait, assis sur une pierre, à se distraire à ces choses, sculptant avec un couteau il faisait des œuvres divines!

Et d'une main fantaisiste, il sculptait des cliquettes, — pour la nuit,

puissant statuaire, fut un de ces bergers et que c'est en travaillant tout jeune le bois qu'il révéla sa vocation. A présent les pâtres n'ont plus le temps de se livrer à ces travaux, occupés qu'ils sont à lire le journal. Ils ne se donnent plus la peine de manier le couteau et ils préfèrent acheter tout faits des articles d'industrie plus ou moins grossiers qu'ils trouvent à assez bon compte chez certains fabricants et notamment chez Simon, de Carpentras.

Lorsqu'Oly eut fait et parfait son petit chef-d'œuvre, lorsque le collier fut poli au sable fin et bien verni à la cire, lorsque le cuivre de la sonnaïlle la plus grosse que le berger eût pu trouver, fut frotté et si bien frotté qu'il brillait quasi comme de l'or, lorsque le battant en os, également ouvragé, fut fixé à son anneau, alors on investit Robin, le beau Robin, le guide du troupeau, du nouveau signe de sa dignité.

Ah ! quelle fête ce fut pour le brave berger ! quelle joie naïve éclata dans ses yeux qui, pour un moment, retrouvèrent l'éclair, depuis si longtemps disparu, des jours heureux de la jeunesse ! Il battait des mains, riait, ébauchait lourdement un pas de farandole, lançant en l'air son bâton qu'il rattrapait adroitement, tout en parlant à Robin, à Pataud, à moi qui assistais à l'investiture.

— Eh ! bien, Robin, disait-il, que dis-tu de cela ? Hein ! es-tu assez beau maintenant ? va, tu ne verras pas une bête, ni bélier, ni bouc, ni âne, qui ait une

dans les champs, conduire son troupeau ; — et sur le collier des clarines, — et sur l'os blanc qui leur sert de battant, — il faisait des tailles et des entailles, — et des fleurs, et des oiseaux, et tout : qu'il voulait.

*Mireille*, chant iv, strophes 22 et 23.



*F. Chevillon.*

aussi belle sonnaille que toi. Es-tu content, dis, Robin ? Oui, il est content, notre beau *menoun*. Voyez, Monsieur, comme il est fier de sa sonnaille, comme il la fait sonner, comme il relève la tête, comme il me regarde tendrement ! Tenez, il bêle ; il dit merci. Et toi, Pataud, mon bon chien, viens ici. Regarde la belle sonnaille, regarde si Robin est beau avec. Tu ne seras pas jaloux, hein ? mon Pataud. Tu comprends, tu ne peux pas avoir une sonnaille comme ça. Les chiens n'en ont jamais ; ça les empêcherait de courir, tandis que Robin, lui, il va toujours au pas, ça n'est pas la même chose. Ah ! la belle sonnaille qu'a le beau Robin à son maître !

Dans le pays, cela fit événement. Tout le monde parlait de la sonnaille de Robin ; chacun voulait la voir et admirer le bélier. On allait, le soir, attendre le troupeau au passage, quand il rentrait à l'étable et

on s'extasiait devant la prestance de son guide et la beauté de la sonnaille qui l'ornait. Pensez si Oly était heureux. Ce fut, pour quelques jours, une diversion à la placide et monotone régularité de son existence ; puis les choses reprirent leur cours, Hélas ! pas pour longtemps. Cette petite éclaircie devait être comme le dernier rayon d'un crépuscule qu'une douleur imméritée allait brusquement assombrir et terminer.

Et d'abord le sort méchant et cruel allait bientôt infliger un premier et vif chagrin au pauvre Oly.

Un jour que le berger promenait ses moutons sur une des routes de Barbantane, il entendit tout à coup, à une certaine distance en avant de lui, une rumeur et des cris d'effroi ; puis il vit une bête bon-



dissant sur la route et des gens qui couraient derrière elle, en brandissant des bâtons et des fourches.

— *Pren te gardo*, lui cria-t-on du plus loin qu'on l'aperçut, *pren te gardo, es un chin fouï* (1).

La bête, un chien de grande taille, n'était plus qu'à quelques pas du troupeau. Le poil hérissé, la langue pendante, la gueule couverte d'écume, les yeux injectés de sang et qui semblaient jeter du feu, le chien s'était arrêté un instant devant le troupeau, paraissant choisir sa victime. Mais déjà Pataud, comprenant le danger et n'écoutant que son courage, s'était précipité sur l'ennemi qui tourna sa rage contre le pauvre animal et, se jetant sur lui, l'étrangla net. Oly s'était à son tour élancé, volant au secours de son compagnon. En vain, d'un vigoureux coup de son bâton ferré, étendit-il à ses pieds le chien enragé. Hélas ! le mal était fait. Pataud avait vécu. Victime du devoir, il était tombé au champ d'honneur.

Cela s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Lorsque les gens arrivèrent sur le théâtre du drame, tout était terminé. Oly était accroupi près de son fidèle compagnon, qui gisait inerte et les yeux clos, il le caressait, lui parlait, en versant de grosses larmes. On respecta sa douleur si touchante qu'elle secoua la couche d'indifférence dont est en général revêtu le cœur des campagnards pour tout ce qui concerne les animaux qui sont pour eux un peu moins que des machines.

— Allons, père Oly, lui dit-on, lorsqu'on l'eut

(1) Prends garde, c'est un chien enragé.



laissé pleurer un moment en silence, il faut être raisonnable. Tout ce que vous ferez, tout ce que vous direz ne rendra pas la vie à votre Pataud. Réjouissez-vous encore qu'il ait pu arrêter le chien fou assez tôt et assez longtemps pour vous permettre d'arriver et de le tuer. Songez qu'il aurait pu se jeter sur vos moutons ou sur vous-même.

— Oui, mes amis, répondit le vieux berger en se levant et en essuyant ses larmes, vous dites vrai. Pataud a eu une belle mort ; mais c'était un bon serviteur et je l'aimais bien.

Puis, il alla à une ferme près de là, chercher une bêche, et revint creuser deux fosses dans un champ. Dans l'une il jeta, avec des imprécations, le cadavre du chien enragé. Dans l'autre il déposa doucement, religieusement, comme il aurait pu faire d'un enfant, le corps de son pauvre Pataud, en lui disant un dernier et tendre adieu. Il recouvrit les deux fosses de

terre, reporta la bêche où il l'avait prise et, à la tête de son troupeau, à côté de Robin, sur la toison duquel il passa une main caressante, lentement, tristement, il reprit le chemin de Barbentane. Déjà les gens s'étaient dispersés, retournant à leurs affaires.

Tout en marchant, il parlait au bélier.

— Mon pauvre Robin, lui disait-il, nous voilà seuls maintenant. Ton camarade Pataud a fini ! C'était un bon chien ; il nous aimait bien tous les deux... A présent tu auras la charge plus lourde pendant quelque temps, jusqu'à ce que j'aie formé un autre élève. Ah ! mais va, aucun ne vaudra Pataud, aucun n'aura son intelligence et son dévouement... Le pauvre ami ! il nous a sauvé la vie... Ah ! si le chien enragé s'était jeté sur toi, mon Robin, s'il t'avait mordu, s'il avait fallu t'abattre après ! Oh ! je ne sais ce que je serais devenu. Va, mon beau, va, tu me restes au moins ; mais c'est égal,



Robin, j'ai bien du chagrin et toi aussi, n'est-ce pas ?

Robin, le beau Robin, le bélier à la fière toison, aux superbes cornes, à la majestueuse démarche, tourna vers son maître, ses grands yeux si doux qui lui semblèrent pleins d'une infinie tendresse.



Lorsque Oly eut ramené ses moutons à l'étable, lorsqu'il eut enfermé chez lui Robin, son seul compagnon désormais, en lui disant encore de douces choses, en lui recommandant de ne pas se faire trop de chagrin, il se rendit chez son maître Louiset pour lui annoncer l'événement.

Pendant le récit de l'affaire, Oly ne put maîtriser

son émotion et de nouvelles larmes roulèrent sur ses joues basanées, ce qui fit bien rire Julianet, le fils du boucher qui se trouvait là.

— Ah ! bien, vrai ! en voilà des *giriés*, pour un chien ! Qu'est-ce que tu ferais, mon homme, si c'était un de tes semblables ? Faudrait-il pas peut-être que ce soit un de nos moutons, plutôt que ton chien, qui ait été mordu ? Décidément, tu déménages.

— Tais-toi, Julianet, fit sévèrement Louiset. Laisse Oly en repos. Il a du chagrin, c'est toujours respectable. Va, mon vieux, console-toi ; on te trouvera un autre élève, un cabot bien docile, et tu l'éduqueras comme tu avais éduqué Pataud. Allons, va. Tiens, voilà un morceau de tranche pour ton souper. Va te reposer.

Julianet, furieux de la manière dont son père lui avait imposé silence, sortit en haussant les épaules et en grommelant. Passant près d'Oly, il lui lança un coup d'œil qui ne disait rien de bon.

Ce Julianet était un grand gars de 25 ans environ, revenu depuis quelques mois du service où il avait fait le diable à quatre. Fort comme un taureau, sans pitié pour les faibles, il se plaisait à faire montre de sa force. Il aimait à voir souffrir, à voir couler le sang et c'était pour lui une véritable jouissance de faire tomber sous ses coups, qu'il rendait maladroits à plaisir, une bête incapable de se défendre. Il n'était bon à rien, si ce n'est à l'abattoir, où il n'avait pas son pareil pour manier la masse et assommer un bœuf sans avoir l'air d'y toucher.

Avec cela paresseux, joueur et débauché, il passait ses jours au café et ses nuits en orgies. Taquin, batailleur, rancunier, se fiant sur sa force, il se per-

mettait toute espèce de méchancetés ou de mauvaises plaisanteries à l'égard de ceux qui lui déplaisaient et qui n'osaient ni se plaindre, ni se venger.

Oly lui-même, qui l'avait vu naître, qui, tant de fois, lorsqu'il était petit, l'avait bercé sur ses genoux, tant de fois, plus tard, lui avait évité le châtiement de ses méfaits, n'était pas à l'abri de ses méchants tours.

Il semblait, du reste, avoir, depuis sa rentrée du service, pris le vieux berger en grippe, à cause de Robin, de la beauté duquel il était jaloux, et il ne se cachait pas pour dire que, s'il avait été là quand Oly avait acheté l'agneau à son père, il n'aurait pas consenti au marché et le bélier n'aurait pas cessé de faire partie du troupeau.

Enfin c'était un mauvais sujet fini, chez qui tous les vilains penchants s'étaient développés à miracle, en dépit des corrections paternelles et de la caserne où il avait trouvé le moyen de friser Biribi et les compagnies de discipline.

De qui tenait-il ?

Son père était un excellent et très honnête homme qui avait fait son possible pour le redresser. Sa mère, une sainte femme, morte depuis plusieurs années déjà, lui avait donné l'exemple de toutes les vertus. Son seul tort avait été de l'aimer trop tendrement et de trop le gâter.

Cependant, depuis quelque temps, il paraissait vouloir se ranger. A la suite d'une frasque où il avait vu la prison de près, il avait semblé disposé à s'amender.

Il fréquentait moins le café, passait moins

de nuits dehors, se tenait plus assidûment à la boucherie et aidait son père d'une façon intermittente, mais qui pourtant constituait un progrès. Louiset renaissait à l'espoir, tout prêt à oublier le passé. Il ne jouit pas longtemps de ce bonheur relatif. Une nuit d'hiver, en revenant du marché de Nîmes en jardinière, il attrapa un mauvais rhume. Il n'y prit pas garde d'abord et négligea de se soigner, si bien qu'une pleurésie se déclara. Huit jours après, il mourait, laissant la boucherie à son fils, auquel il avait fait, avant de s'éteindre, les plus sages recommandations.

Les prévisions d'Oly s'étaient réalisées, Bien qu'âgé de soixante ans à peine, Louiset partait avant son vieux berger à qui, en récompense de ses longs et fidèles services, il abandonnait la tour branlante qui lui servait de demeure et quelques bêtes en toute propriété. De cela Julianet ressentit un grand dépit.

Il dissimula cependant et affecta au contraire beaucoup de contentement des dispositions prises dans la circonstance par son père. Mais, à voir les regards haineux et sournois qu'il lançait à la dérobée au vieil Oly, trop bon pour s'en méfier, il était évident, pour ceux qui le connaissaient, qu'il méditait et préparait quelque vengeance.

Un jour, de grand matin, il envoya chercher le berger qui arriva aussitôt.

— Oly, lui dit-il, veux-tu me faire une commission pressée ?

— Tout à ta disposition, Julianet.

— Ecoute. Les gens du château viennent d'arriver sans crier gare et ils ont après-demain un grand dîner. Or je n'ai pas assez de viande. Il me faudrait

un bœuf de plus. C'est aujourd'hui le marché d'Avignon ; mais je ne peux pas y aller, attendu que j'ai justement un rendez-vous dans la matinée. Veux-tu me remplacer ?

— Tout de même. Ton père m'a assez souvent chargé de ses achats et n'a jamais eu à s'en plaindre. Aussi bien il a plu toute la nuit et les bêtes ne peuvent pas sortir. J'ai garni leur râtelier. Je suis prêt à partir.

— Eh ! bien, c'est dit. Tiens, voilà de l'argent ; fais pour le mieux.

— C'est dit. Il est six heures du matin, je serai de retour à midi.

— Parfait ! Tu déjeuneras avec nous.

— Comme tu voudras, Julianet.

Et voilà notre homme parti de son pas égal, la cape sur l'épaule, s'appuyant sur son bâton ferré, passant de temps en temps la main dans sa belle barbe blanche.

A peine avait-il tourné le dos que Julianet disait quelques mots à son premier garçon, un camarade de débauche qu'il avait pris avec lui aussitôt la mort de son père.

Celui-ci le regarda et se mit à rire.

— Oh ! dit-il, la bonne farce ! Ah ! oui, ça sera rigolo. J'y cours. Et il sortit.

A midi sonnant, Oly rentrait à la boucherie, ramenant un bœuf superbe que tout le monde admira.

— Tiens, Julianet, lui dit le berger, il ne m'a pas coûté autant que tu le croyais. Je te rapporte de l'argent. Es-tu content ?

— Oui, oui. Je te remercie, Oly. Allons, viens déjeuner.

— Ça ne sera pas de refus, car j'ai grand faim et j'ai un peu mal à la tête. Le soleil est brûlant ce matin, c'est encore un bain qui chauffe, et la route m'a semblée longue. Ah! les jambes ne sont plus comme autrefois.

— Eh! bien, tu vas te régaler; la cuisinière nous a fait un bon déjeuner.

Là dessus, Julianet, Oly et les garçons se mirent à table.

On servit d'abord une plantureuse soupe aux choux dont Oly se délecta, et qui lui rappelait,



disait-il, celles de la montagné, quand il allait dans les Alpes; puis la cuisinière apporta un grand plat de côtelettes. Julianet en mit deux dans l'assiette du berger.

— Tiens, mange, mon vieux; ça te fera du bien.

Et Oly de s'escrimer en conscience de la fourchette et des mâchoires.

— Qu'en dis-tu ? lui demanda Julianet. Sont-elles assez bonnes, ces côtelettes ?

— Excellentes.

— Veux-tu y revenir ?

— Ma foi, je veux bien ; je n'en ai jamais mangé de plus succulentes.

Alors, comme s'il n'avait attendu que ce moment, Julianet se leva ; il alla prendre un objet dissimulé sous un meuble et le lança sur la table. C'était la sonnaie de Robin, qui résonna lugubrement, en roulant au milieu des plats et des assiettes.

— Il n'est pas étonnant, ricana le boucher, que tu trouves ces côtelettes si bonnes, puisque ce sont celles de ton cher Robin. Tiens, voilà sa sonnaie, sa belle sonnaie.

Infernale traîtrise ! Pendant l'absence du berger, Julianet avait fait abattre le bélier !

Oly resta un moment sans voix, comme hébété, regardant tour à tour Julianet et ses compagnons sans comprendre. Puis, tout d'une pièce, comme mû par un ressort, il se leva, redressant sa haute taille.

— Tu as fais cela, Julianet ? tu as osé ? s'écria-t-il d'une voix à laquelle l'indignation et le désespoir donnaient un accent intraduisible.

— Parbleu ! oui, je l'ai fait, reprit l'autre, en ricanant de plus belle. Il y a assez longtemps que tu nous assommait avec ton Robin. J'en avais par-dessus la tête, moi, de tes bêtises. Mais je ne veux pas que tu puisses dire que je t'ai volé et que je t'ai pris ton bélier sans le payer. Tiens, voilà quarante francs,

c'est un joli bénéfice, et encore je te laisse la sonnaïlle. Si tu vends le même prix les bêtes que mon père t'a données, tu feras fortune, et il jeta deux louis sur la table.

— Oh ! le malheureux, le malheureux !

C'est tout ce que put articuler Oly, qui retomba assis, les deux coudes sur la table, la tête dans ses mains.

Au bout d'un moment, il se releva péniblement. Sur sa figure, une navrante expression était peinte. Il avait les yeux secs et brillants d'un feu sombre. Il saisit, d'un geste farouche, la sonnaïlle de son Robin et, laissant les pièces d'or, il se dirigea vers la porte. Avant de sortir il se retourna.



— Julianet, je te maudis, et rappelle-toi que la malédiction d'un vieillard et d'un honnête homme ne porte jamais bonheur.



— C'est bon, c'est bon, vieux radoteur ; ce n'est pas ça qui m'empêchera de dormir. Emporte ton argent et va digérer ton Robin.

Oly, sans l'écouter, pressant sur sa poitrine la sonnaille de son fidèle ami, courbé par la douleur, appuyé sur son bâton, pouvant à peine mettre un pied devant l'autre, s'en retourna lentement, bien lentement, à sa tour branlante.

Les gens qui le rencontraient, disaient :

— Qu'a donc Oly, aujourd'hui? Il a l'air tout chose. Bien sûr, il n'est pas dans son assiette.

Mais on passait sans le questionner, car on le savait peu communicatif.

En arrivant chez lui, il se jeta tout habillé sur son lit, en proie à une fièvre ardente et ne tarda pas à perdre connaissance. Il resta ainsi seul, sans secours, jusqu'au lendemain.

Un paysan, passant par là pour se rendre à son champ, entendit des plaintes. Il ouvrit la porte, qui n'était fermée qu'au loquet, et trouva le vieux berger battant la campagne. Il courut prévenir quelques personnes et chercher un médecin.

Celui-ci n'eut pas plus tôt vu Oly qu'il le jugea perdu. Le pauvre diable avait une congestion cérébrale préparée peut-être par la longue course qu'il avait faite sous un soleil ardent, mais certainement déterminée par l'émotion terrible qu'il avait éprouvée au milieu de son repas dont la digestion s'était arrêtée. Cependant, à l'aide de moyens énergiques, le médecin parvint à lui dégager momentanément le cerveau. Il reprit ses esprits; la mémoire et la parole lui revinrent. Il tenait toujours serrée contre lui la sonnaille de Robin qu'on n'avait pu lui retirer pendant son délire, et l'on eut beaucoup de mal à lui persuader de s'en séparer, encore fallut-il la déposer sur son lit, à portée de sa main. A peine revenu à

lui, il demanda à me voir et l'on vint me chercher en toute hâte, car le médecin avait prévenu qu'il n'en avait pas pour longtemps.

Je me rendis sans tarder à son désir.

En route, on me raconta l'affaire, qui courait déjà le pays, Julianet s'étant vanté lui-même de sa bonne farce.

— Ah ! Monsieur, me dit Oly, dès que je fus près de lui. Je suis heureux de vous voir. Vous savez ce qui m'arrive. Je vais mourir. Ce ne serait rien, je suis si vieux et je servais à si peu de chose sur terre ; mais mourir de cette manière, frappé d'une telle douleur par le fait d'un malheureux garçon que j'ai vu naître et à qui je n'ai jamais fait de mal... Enfin, ce n'est pas tout ça... Ecoutez... Monsieur, vous ne m'avez, depuis que je vous connais, témoigné que de l'intérêt. Vous n'avez pas vous, le Monsieur instruit, méprisé le vieux berger ignorant et j'ai dû à votre compagnie et à votre conversation les seuls bons moments de mes dernières années. Je veux vous en remercier. Tenez, ajouta-t-il, en prenant d'une main défaillante la sonnaie de Robin, je n'ai rien autre chose au monde. Je vous la donne, certain que je suis que vous ne dédaignerez pas le souvenir du vieil Oly et que vous conserverez toujours cette sonnaie dont vous connaissez l'histoire... Elle est encore presque neuve ; elle a si peu servi à mon pauvre Robin !

Ému jusqu'au fond de l'âme et ne sachant que dire, je pris la sonnaie que me tendait le moribond et lui serrai la main.

La respiration du vieux berger devenait plus dif-

ficile et sa parole s'embarrassait. Il reprit péniblement :

— J'ai un service à... vous demander, Monsieur... Vous irez... s'il vous plaît,... de ma part... trouver Julianet et vous lui direz... vous lui direz que je lui rends la maison et les bêtes que m'avait données... son père... Je ne m'en suis jamais cru propriétaire... Quel besoin en avais-je?... Que m'importait un héritage... à... 80 ans?... Il paraît qu'il a été très... en colère à cause de la générosité de Louiset pour moi... C'est pour se venger qu'il a fait... ce qu'il a fait... C'est égal... se conduire de la sorte!... Oh! c'est affreux... Mon pauvre Robin!... Dites-moi, Monsieur, vous qui savez tant de choses... est-ce que les bêtes... les bonnes bêtes vont... au paradis? Si j'en... étais sûr... je serais plus tranquille... parce.. que j'aurais



l'espoir d'y... retrouver mon Robin... et aussi mon Pataud, car le bon Dieu... ne peut pas... refuser de m'y recevoir puisque je me suis... toujours bien conduit... Mais, pour ça, il ne faut pas par...tir... avec des mauvaises idées et... de la rancune... alors... vous direz à... Julianet... que... je lui pardonne et que je retire... ma... malédiction... avant de mourir... Vous le lui direz... n'est-ce pas, Monsieur ?...

Tous les assistants retenaient leurs larmes et tous intérieurement maudissaient comme moi le misérable garnement qui s'était rendu coupable d'une telle lâcheté.

— Je n'y vois plus, reprit Oly qui haletait... Monsieur... où êtes-vous ? Donnez... moi... votre main... Adieu... mes amis... Je m'en vais... J'ai... j'ai froid... bien froid... Je meurs... Mon... Robin!... mon... beau... Robin!... Julia... net,... qu'as-tu... fait... de... mon... Ro... bin?...

C'était fini, Oly avait rendu son âme de juste à Dieu.

Le lendemain, on l'enterrait.

. . . . .  
 . . . . .

Voilà comme quoi je suis devenu possesseur de la sonnaille de Robin, le beau bélier à la longue et blanche toison si bien peignée, aux superbes cornes enroulées en volutes autour de ses oreilles, aux grands yeux si doux, qui avait été le charme des dernières années du vieux berger et la cause de sa mort.

Inutile de dire que je ne m'en déferai jamais, non plus que de la pipe qu'il avait sculptée pour moi.

Quant à Julianet, sa mauvaise action ne lui porta pas bonheur, malgré le généreux pardon de sa victime. A quelque temps de là, il recut un coup de corne d'un bœuf et en mourut dans d'horribles souffrances.

Hte BOUT DE CHARLEMONT.



---

TOURS. — IMPRIMERIE P. SALMON, 10, RUE GAMBETTA.

---

